



NOTRE-DAME DE BONNE NOUVELLE



notre-dame-de-bonne-nouvelle

Cachée dans un vieux quartier, aux rues étroites et souvent encombrées, l'église Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle est ignorée de beaucoup de Parisiens, même de vrais Parisiens.

Elle ne donne pas tout à fait sur les grands boulevards : on l'entrevoit à peine. Depuis mars 1971, cependant des plaques signalent sa présence.

Son aspect extérieur n'est pas très engageant ; son architecture sobre avoisine la pauvreté ; seul son clocher attire un peu l'attention. Longtemps la patine des ans - chère à bien des gens - ajoutait encore à la médiocrité apparente de son ensemble.

Depuis le ravèlement de mars-avril 1971, il semble que l'édifice a retrouvé une nouvelle jeunesse.

Le passant qui voudra connaître un peu mieux cette église ne sera pas déçu ; en entrant il croira se trouver dans une église presque neuve et sera surpris de trouver bien des trésors, héritage des siècles précédents.

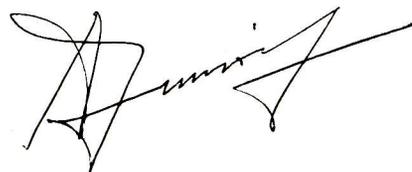
On ne saurait trop remercier les administrateurs de la ville de Paris qui, depuis tant d'années, s'intéressent à cette église (en particulier Mme Lechat, MM. Gladu, Morani, Mabillat et leurs collaborateurs) de l'avoir restaurée amoureusement et de l'avoir si bien réussi avec le concours d'artistes habiles et consciencieux.

Cette église, deux fois démolie, deux fois reconstruite, deux fois saccagée, a toute une histoire ; elle a été le témoin de bien des événements depuis le milieu du XVI^e siècle, plus de 400 ans. Ce n'est pas de la grande histoire ; mais elle y a sa petite place.

Bien des témoignages manquent ; d'autres se sont perdus. Nous avons essayé de dégager l'essentiel pour faire revivre un instant le passé.

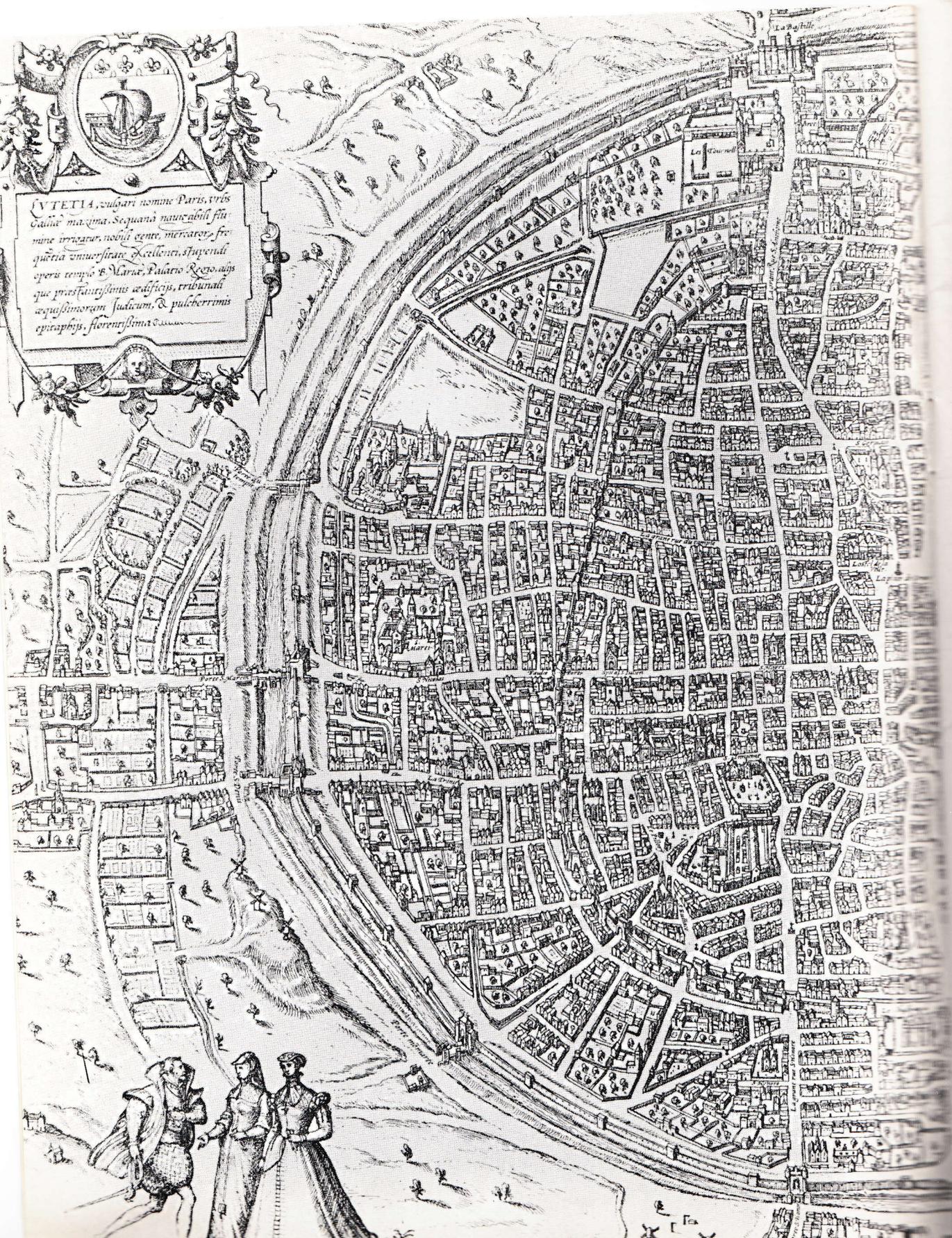
*« L'Assomption »,
école italienne,
fin du XVI^e siècle.*

Photo Sandor





*SYTETIA, vulgari nomine Paris, vrbis
caute maxima. Sequana nautabili flu-
mine irrigata, nobili gente, mercator, fre-
quentia universitate, excellenti, stupendi
opera tempore & Marce, Palatio Regio, aq.
que praesantissimis aedificijs, tribunalis
acquistionum iudicium, & pulcherrimis
epitaphijs, florentissima &c.*





la butte-en-gravois

En 1356, Etienne Marcel, prévôt des marchands, avait fait renforcer les remparts de Philippe Auguste pour défendre Paris contre les Anglais.

Une haute muraille partait de la Porte Saint-Denis (actuellement angle de la rue d'Aboukir) jusqu'à la Porte Montmartre (angle Montmartre-Aboukir).

Au-delà de cette muraille, depuis déjà le X^e siècle, les Parisiens venaient déverser toutes sortes de débris, d'immondices et de décombres ; ces « gravois » s'accumulèrent au point de former une butte artificielle assez élevée ; cette énorme accumulation de boues et de voeries provoquera même des exhalaisons qui firent donner au bas de la rue de Cléry le nom de Mouffetard (de moffette : émanation infecte) et au haut de l'actuelle rue des Jeûneurs celui de Saint-Roch, saint invoqué contre les épidémies.

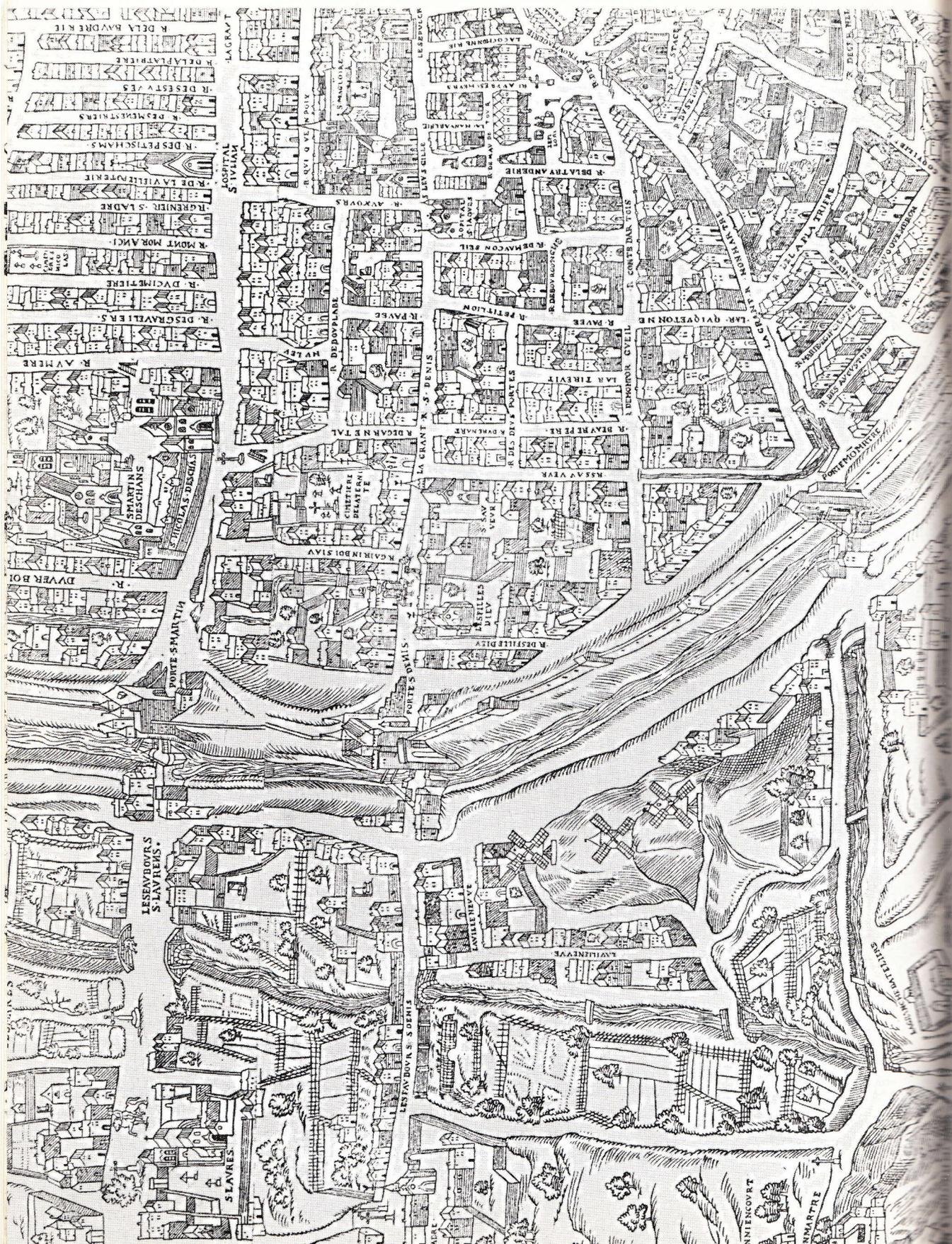
Mais très rapidement la nature reprend ses droits et la végétation poussa, des arbres aussi, car dès 1530 on y voyait des maisons avec des vergers et des moulins. Cette colline s'est appelée au XIII^e siècle Mont Superbe (très modestement), Mont Orgueil au XV^e ; puis beaucoup plus simplement : la Butte-en-Gravois.

Peu à peu le quartier se peupla, car, malgré tout, l'air y est meilleur qu'à Paris, un Paris aux rues étroites, tortueuses, à l'odeur pestilentielle exhalée par les boues et les égouts passant en pleine rue.

La Butte-en-Gravois avait encore un avantage : de son sommet (actuellement 47 mètres) on avait une belle vue sur la ville (« un beau regard »), et vers le nord sur la campagne marécageuse où, sur les bords de la Grange Batelière, on chassait la sarcelle et le canard sauvage.

Le nom de « Ville Neuve-en-Gravois » fut donné à ce nouveau quartier hors les murs ; on le trouve sur un plan de Paris de 1552 avec ses moulins ; d'où aussi le nom de « la Butte aux Moulins » ; nous connaissons les noms de cinq d'entre eux : le Moulin Vieux et le Moulin Neuf, le Moulin Basset, le Petit Moulin et le Moulin de la Motte. Peut-être les premières brioches de la Lune viennent-elles de la farine de ces moulins.

Plan dit des Trois
Personnages de 1532 :
on voit la Butte aux
Moulins, les remparts de
Charles V (rues de Cléry
et d'Aboukir).



la deuxième église

Quand le quartier eut enfin repris vie, ses habitants obtinrent du curé de Saint-Laurent, Pierre d'Hardivilliers, l'autorisation de reconstruire leur chapelle moyennant une redevance au Couvent des Filles-Dieu, qui fut payée annuellement jusqu'en 1789.

Les travaux commencèrent en 1624 sur un terrain de 3.180 toises (6.100 m), pour une église, un presbytère et un cimetière. Quand Anne d'Autriche, femme de Louis XIII, vint à la Ville-Neuve, elle s'intéressa à cette chapelle, l'agrandit et posa la première pierre du chœur (à peu près à l'endroit où elle se trouve actuellement) au mois d'avril 1628. Cette pierre fut trouvée en 1845 dans un débarras de l'église et replacée sur le mur de la première chapelle à droite; elle se trouve maintenant à l'entrée de la sacristie. Elle porte l'inscription suivante :

« ANNE D'AVTRICHE Par La Grâce de DIEV ROYNE DE FRANCE et de NAVARE AMis et Pose' ceste Première Pierre DV Cœvr de L'esglise de NOSTRE DAME DE BONNE NOVELLES av Mois Davril de l'année 1628 ».

Au-dessus de l'inscription un écusson couronné aux armes, mi-partie, de France et d'Autriche entre une palme et une branche de laurier; au-dessus les initiales L et A de Louis XIII et Anne d'Autriche, entourées de rameaux et, au centre, une médaille incrustée dans la pierre, en bronze doré de 56 mm de diamètre, offrant le buste de la reine profilée à droite, coiffée, en costume de cour avec la grande collerette, des pendants d'oreille, un collier de grosses perles et une croix étoilée sur le corsage; en légende circulaire :

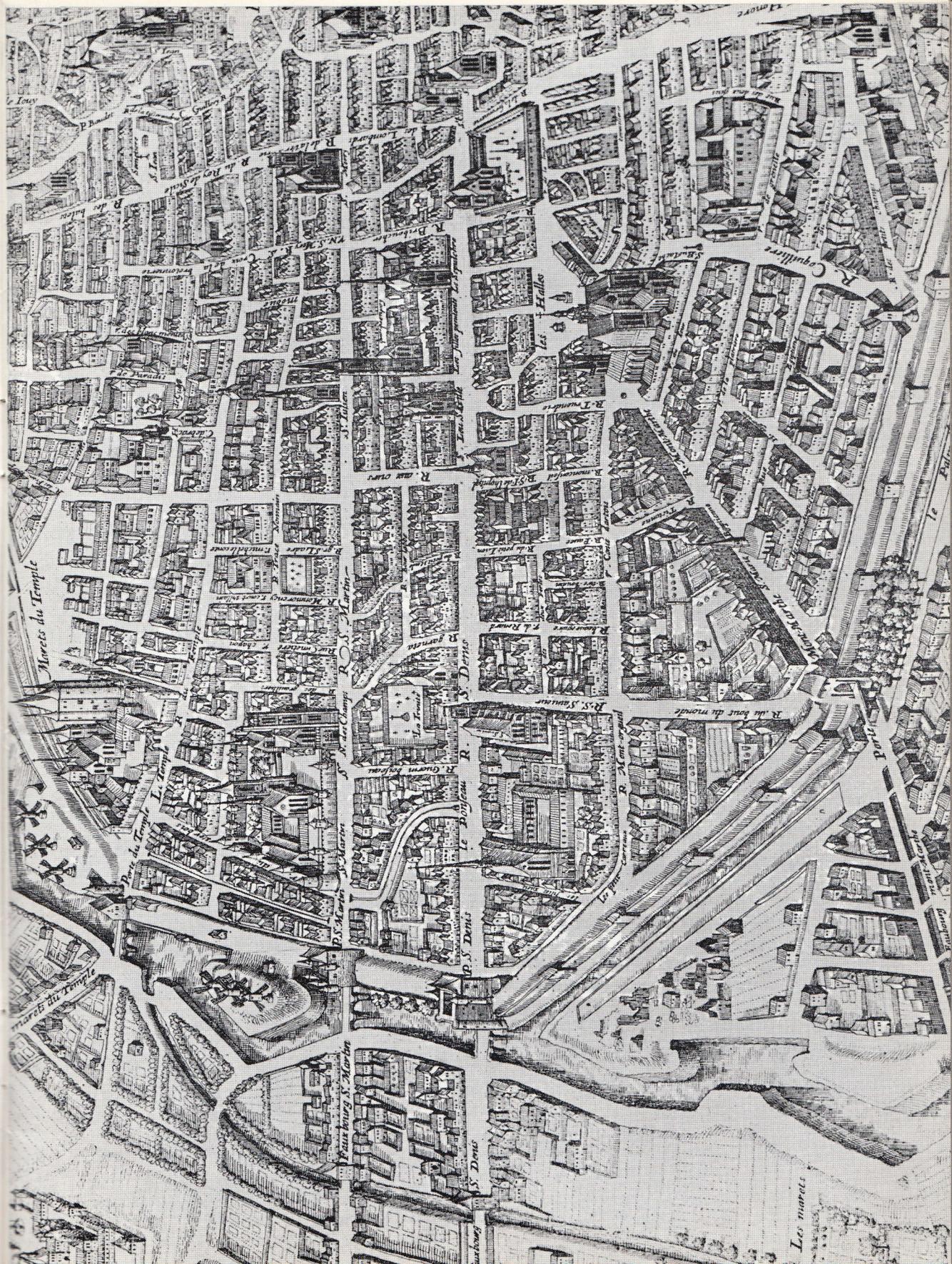
« ANNA AVGVS - GALLIÆ ET NAVARÆE REGINA »



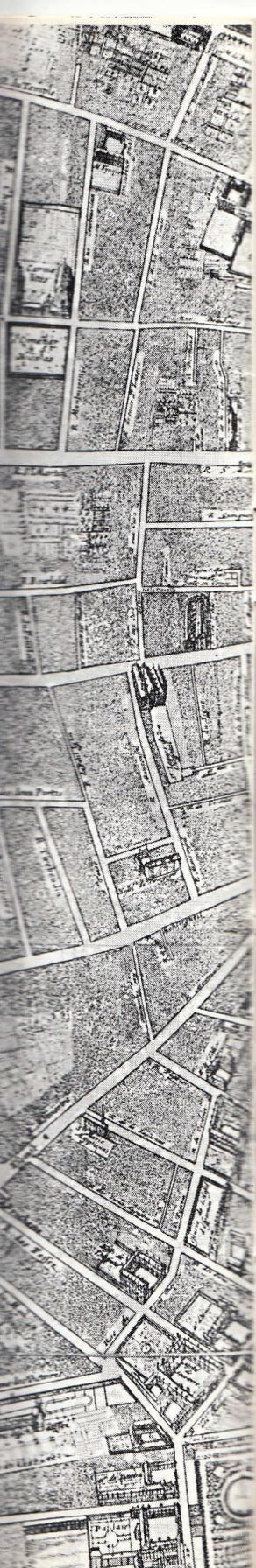
On pense bien souvent et certains auteurs ont écrit que c'est Anne d'Autriche qui a donné à l'église de la Ville-Neuve le nom de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle en 1628, ajoutant même que c'est pour remercier la Vierge de lui avoir donné un dauphin après 23 ans de mariage; or nous avons vu que la première église portait déjà ce vocable en 1563; et d'autre part le dauphin (Louis XIV) est né seulement en 1638, dix ans plus tard.

Plan Mathieu de Merian
1615: La Butte se
repeuple péniblement; on
voit en haut du triangle
les ruines de la première
église.

e église



Plan Mathieu de Merian
1615: La Butte se
peuple péniblement; on
voit en haut du triangle
les ruines de la première
église.



Ce qui est possible, sinon probable, c'est que la reine ait été attirée par le nom de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle qui est l'Annonciation, l'annonce faite à Marie qu'elle aurait un fils. Ce vocable d'ailleurs n'est pas nouveau ; on le trouve un peu partout (à Paris à l'abbaye de Saint-Victor, et au Mont Valérien) ; on le trouve au singulier et au pluriel.

Anne d'Autriche est-elle revenue à Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle ? L'histoire ne le dit pas ; une si petite église n'attire pas l'attention des chroniqueurs. Cependant le tableau de Mignard représentant Anne d'Autriche et Henriette de France, reine d'Angleterre, nous prouve que la reine n'avait pas oublié sa petite église de la Butte ; il est même probable qu'elle ait voulu la doter d'autres œuvres d'art, commandées ou prélevées ici ou là.

Avec le temps, l'église groupa un nombre de fidèles suffisant pour que les marguilliers demandent au Roy d'ériger leur église en paroisse ; le 31 mai 1672 il fut fait droit à leur demande et le 22 juin 1673, l'archevêque de Paris, François de Champvallon nomma le premier curé Charles de Lestoc.

Les archives de la paroisse ayant été détruites pendant la Révolution il est difficile de connaître la vie de Bonne-Nouvelle pendant les 130 ans qui suivirent.

Le quartier était plutôt résidentiel ; bon nombre de maisons du XVII^e et du XVIII^e siècles subsistent encore et suffisent à le prouver. Corneille a habité rue de Cléry ; Tourville est né rue Neuve-Saint-Eustache (rue d'Aboukir) en 1642 ; Sainte Louise de Marillac a habité l'enclos Saint-Sauveur (au 22) après la mort de son mari ; Necker et sa fille, Mme de Staël, habitèrent l'hôtel de Cussy (rue de Cléry) et non loin de là, dans la même rue, Mme Vigée-Lebrun ; Joséphine de Beauharnais a résidé avant 1792 rue Thévenot (rue Réaumur, angle rue Saint-Denis dans la partie démolie). Fouquier-Tinville habitait 20, rue des Jeûneurs et s'est remarié à Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle (il signait alors Fouquier de Tinville). Le sinistre Hébert (le Père Duchêne) habitait rue des Forges, et son journal fut imprimé rue Sainte-Barbe (rue Thorel). André Chénier s'est caché quelques semaines rue de Cléry (la maison qui fait angle avec la rue Beauregard) ; Talma, le grand acteur de la Révolution et de l'Empire (qui joua devant un parterre de rois) est né rue Saint-Sauveur et a longtemps habité 28, rue des Jeûneurs. Benjamin Delessert avait son hôtel

Plan Jacques Gomboust
en 1652 : le quartier
a pris forme.

(1) Un tout petit territoire en triangle, de la Porte Saint-Denis à la rue Poissonnière ; au-delà c'était encore Saint-Eustache, jusqu'en 1789.

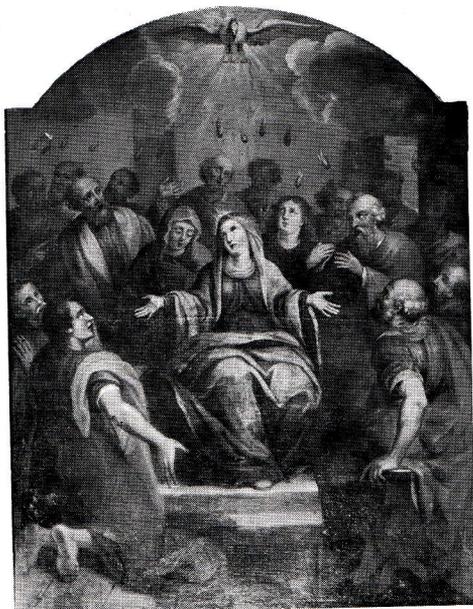
Le culte n'était plus célébré que clandestinement, soit chez les parents des mariés ou des baptisés, soit chez des particuliers, par exemple chez Mme Vigée-Lebrun, rue de Cléry. Trop compromis, elle et son mari furent obligés de fuir à l'étranger.

Et pourtant des prêtres courageux officièrent une fois ou l'autre en 1793 à l'église même ou à la chapelle des Filles-Dieu, 227, rue Saint-Denis ; en 1795 ils purent officier assez régulièrement, malgré les rapports des officiers de police.

En 1797, trois particuliers purent acheter l'église « pour la soustraire aux profanations et la conserver au culte ». Dès la fin de 1800, le Premier consul, le général Bonaparte, avait permis officiellement le rétablissement du culte. Nicolas de Cagny devint curé (de 1797 à 1826).

En 1803 les trois propriétaires de l'église offrirent à la ville de Paris de racheter l'immeuble, à condition de le réserver au culte ; les pourparlers aboutirent ; la ville versa 60.000 francs.

Le monument avait souffert d'être resté plus de dix ans sans réparation ; bientôt il fallut envisager de reconstruire l'église ; ce ne fut qu'en 1823 que l'on commença la démolition ; on ne garda que le clocher ; et on prit sur le jardin curial qui longeait la rue de la Lune pour construire la nouvelle église.



« Pentecôte »,
école française, XVII^e siècle.
Photor Sandor

la troisième église

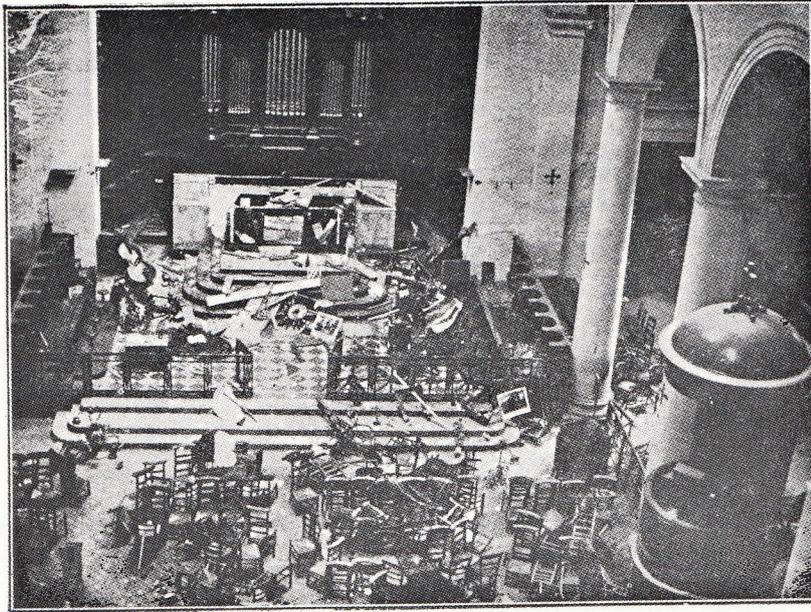
Lors des fouilles entreprises pour asseoir les fondations, on arriva jusqu'au sol naturel à près de 20 m au lit préhistorique de la Seine ; on y trouva de tout, des ossements (ancien cimetière), des poteries et même des ceps de vigne d'un très ancien vignoble.

Les travaux durèrent 6 ans, de 1823 à 1829, dirigés par l'architecte Godde, qui édifia aussi quelques années plus tard l'église Saint-Denys-au-Marais sur un plan semblable ; mais ici il disposait de moins d'espace. Mais pourquoi l'a-t-il orienté Nord-Sud, au lieu de l'orienter Ouest-Est, comme il est de coutume ? C'est l'église telle que nous la voyons aujourd'hui : style basilique romaine, comme beaucoup de cette période ; mais très simple, sans enrichissements de marbre ; la voûte fut percée de deux verrières à je ne sais quelle époque (la voûte a été refaite en 1971) ; et la chapelle de la Sainte-Vierge fut ajoutée en 1836.

Durant les six années que durèrent les travaux, il est certain que le clergé de la paroisse a dû rechercher toutes les œuvres d'art dispersées ou cachées pendant la Révolution ou provenant de la paroisse Saint-Sauveur ; d'où cette profusion de tableaux pour une si petite église. Modestement le clergé n'en a rien dit, peut-être pour ne pas trahir les auteurs de restitutions ; on peut s'apercevoir que certains de ces tableaux ont été enlevés de leur cadre primitif, parfois d'une manière hâtive, ce qui expliquerait la mutilation de certains d'entre eux ; lors de la restauration du chœur, on a pu retrouver deux morceaux de tableaux disparus (on peut les voir à la sacristie).

Charles X et la famille royale vinrent en 1826 visiter l'église pour y faire leur station de jubilé ; le premier vicaire, Brice Portalès (la cure était vacante), sut intéresser le roi à l'église en reconstruction ; on dit que Charles X envoya les chapes et dalmatiques du sacre de Reims et aussi un tapis venant de la chapelle du château de Fontainebleau.

Le 25 mars 1830 eut lieu la consécration de l'église ; solennelle, car on est un peu confondu par le faste déployé : l'archevêque de Paris, Mgr de Quélen, assisté de cinq évêques, le préfet, comte de Chabrol, le préfet de police, le maire et autres personnalités ; que de monde pour une si petite paroisse ! Il est vrai qu'à cette date le clergé comprenait le curé et 18 vicaires... ! Et que son territoire, depuis le Concordat, s'étendait jusqu'à la rue Montmartre, et de l'autre côté du boulevard jusqu'à la rue Bergère, la rue d'Enghien et le faubourg Saint-Denis : 30.000 habitants !



Le sac de l'église le 21 mai 1871

Heures sombres et heures tragiques

Déjà en février 1831, l'église fut assaillie par une bande de 400 hommes, venus de Saint-Germain-l'Auxerrois, qu'ils venaient de mettre à sac ; l'œuvre de dévastation fut heureusement arrêtée par un bataillon de la garde républicaine.

En 1847 il fut question de nouveau de supprimer la paroisse et de la rattacher à la paroisse de Saint-Leu ; projet abandonné.

En 1853, pour flatter l'impératrice Eugénie, il fut décidé de construire une église dédiée à saint Eugène (faute d'avoir pensé à sainte Eugénie comme à Biarritz). Une fois choisi l'emplacement, on rognait sur les paroisses voisines : Saint-Vincent-de-Paul et Bonne-Nouvelle. Le curé, Brice Portalès, essaya vainement de faire comprendre que cette amputation de son territoire décentrait complètement sa paroisse ; rien n'y fit, il en mourut de chagrin ; son nom fut donné à la rue Sainte-Barbe (actuelle rue Thorel) et son cœur se trouve dans une urne de marbre à la chapelle du Sacré-Cœur, en face de celle du curé Nicolas de Cagny.

Il est certain que cette réduction de territoire était un coup dur ; c'était la partie la plus peuplée et la plus pratiquante. De ce fait la paroisse tombait de 35.000 à 25.000 habitants.

1871, L'ANNEE TERRIBLE : après le siège de Paris, le soulèvement de la Commune. Le 11 avril, le curé, Victor-Emile Bécourt, fut arrêté, conduit à la Conciergerie, puis à Mazas et enfin à la Roquette, d'où il put sortir le dernier jour de la Commune le 27 mai, avec trois compagnons dont Mgr Surat, archidiacre de Paris ; rencontrés par une bande de « desperados », les quatre hommes collés contre le mur de la Petite Roquette furent fusillés parce que trois d'entre eux étaient des prêtres. Le corps de l'abbé Bécourt, parfaitement conservé, a été transporté du cimetière de Villejuif à Bonne-Nouvelle le 17 février 1959. Il repose maintenant dans son église, dans la dernière chapelle au fond à droite ; une porte cellule de la prison de Mazas rappelle cet épisode sanglant.

Quelques jours auparavant, le 21 mai, pendant que les troupes versaillaises entraient dans Paris par la porte de Saint-Cloud, au bastion 64 non défendu, une bande de Bellevillois fédérés avait envahi l'église de Bonne-Nouvelle, saccageant tout ce qu'ils trouvaient : chaises, grilles du chœur, lustres, lutrin, le maître-autel complètement détruit, ainsi que les reliquaires et quelques ornements. Une photo de l'époque nous donne une idée de cette dévastation.

Nous ne rappellerons pas les événements de la séparation des Eglises et de l'Etat ; ces incidents qui hérissaient le curé Casabianca, nous paraissent aujourd'hui bien dépassés. L'entente la plus parfaite règne entre les services administratifs de la ville de Paris et le clergé. La ville de Paris, propriétaire du monument depuis 1803, s'occupe depuis longtemps de l'entretien et surtout depuis bon nombre d'années de la restauration des œuvres d'art ; nous lui devons ce renouveau, ce rajeunissement de notre église et de tout ce qu'elle contient.

Le renouveau

La paroisse a été récemment agrandie de tout ce qui, à l'est, appartient au deuxième arrondissement jusqu'à la rue Grenéta (en partie) ; il resterait pour recentrer l'église dans son territoire à lui redonner une partie au moins des rues qui la bordent sur le dixième arrondissement.

L'église a été complètement restaurée, intérieur et extérieur, de même que la plupart des tableaux et œuvres d'art ; on peut considérer qu'elle est plus belle que jamais.

le trésor artistique

Ce qui frappe en entrant, c'est le chœur (demandez qu'on l'éclaire). L'abside en forme d'hémicycle a reçu une décoration soignée : la demi-coupole ornée de caissons et ajourée ; en-dessous la grande fresque, en grisaille imitant parfaitement le relief, peinte en 1836 par **Abel de Pujol** (1787-1861), un spécialiste du genre ; elle représente Dieu le Père et l'Agneau immolé, entourés des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse ; en-dessous, le lambrissage avec des pilastres dorés du plus heureux effet, a reçu cinq peintures ; en-dessous enfin, vingt stalles en chêne. Le maître-autel est en marbre de Carrare.

Jusqu'en 1970, ce cadre merveilleux fut caché par l'orgue et un encombrant buffet « Napoléon III », masquant complètement la peinture centrale.

Il est évident que l'on a voulu rassembler ici des sujets ayant trait à la Vierge, peintures choisies en conséquence, sans soupçonner la valeur de ces toiles, simplement pour meubler. Le hasard a voulu que ce fût un choix heureux.

Le tableau central - celui que personne ne connaissait - était celui que l'on attendait anxieusement. Malgré ses déchirures, il fut magnifiquement restauré par M. Bouyer ; c'est une très belle toile, anonyme pour l'instant, (style Caravage ou Vignon ?) ; une Annonciation, comme il se doit à Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle.

Au centre droit, la Sainte Famille, par **Louis de Cardi**, peintre florentin (1559-1613) dit « Cigoli », d'inspiration Michel-Ange et Raphaël, venu à Paris (avec l'Ambassade du pape Clément VIII qui figure peut-être sur le tableau) pour le mariage de Henri IV avec Marie de Médicis, en 1600 ; signé et daté 1601.

Au centre gauche, sainte Geneviève, « Le miracle du cierge, allumé par la foudre, effraie les assiégeants » ; peinture du XVI^e siècle ; la partie de droite a été reconstituée de même que la partie de gauche du précédent.

A droite, « la bienheureuse Isabelle, sœur de saint Louis, offrant à la Vierge le monastère des Clarisses de Longchamp » dont elle était supérieure ; tableau de **Philippe de Champagne**, qui se trouvait avant la Révolution à l'église Saint-Paul - Saint-Louis et dont on avait perdu la trace.

A gauche, Descente de croix, école de Rubens, dont l'original se trouve à la cathédrale d'Anvers.

Sur le mur de gauche, belle statue en bois de « Sainte Barbe » du XVI^e siècle (don de M^{me} Binot).

Sur le bas-côté droit, au-dessus de la porte : un tableau de **Pierre Mignard** (1612-1695) représente « Anne d'Autriche et Henriette de France », sa belle-sœur, reine d'Angleterre, femme de Charles 1^{er} Stuart. Dans la loggia d'un palais, Anne d'Autriche tient à la main une croix dont un ange la décharge ; la reine d'Angleterre offre de la main droite une couronne, et de la gauche, elle fait l'aumône à un pauvre. Composition assez énigmatique.

Sur le bas-côté gauche, au-dessus de la porte : un tableau représentant « Saint François de Sales et Henriette d'Angleterre et ses trois enfants », l'évêque de Genève apparaît à la duchesse d'Orléans (« Madame se meurt ») tenant par la main son jeune fils mort à l'âge de trois ans en 1666 ; ceci prouve déjà la dévotion à saint François de Sales, récemment canonisé en 1665, si peu d'années après sa mort en 1622.

Ce tableau, d'une exécution soignée, peint comme le précédent, pour l'église Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, ne saurait être attribué ni à Mignard, ni à Philippe de Champaigne, malgré l'inventaire Chaix ; aux frères Beaubrun, Henri (1601-1677) et Charles (1604-1692) peut-être ?

Bas-côté droit : chapelle Sainte-Thérèse : « Saint Nicolas et Sainte Agnès », Ecole française du XVIII^e siècle.

Chapelle du Sacré-Cœur : urnes contenant les cœurs des curés Nicolas de Cagny († 1826) et Brice Portalès (1854).

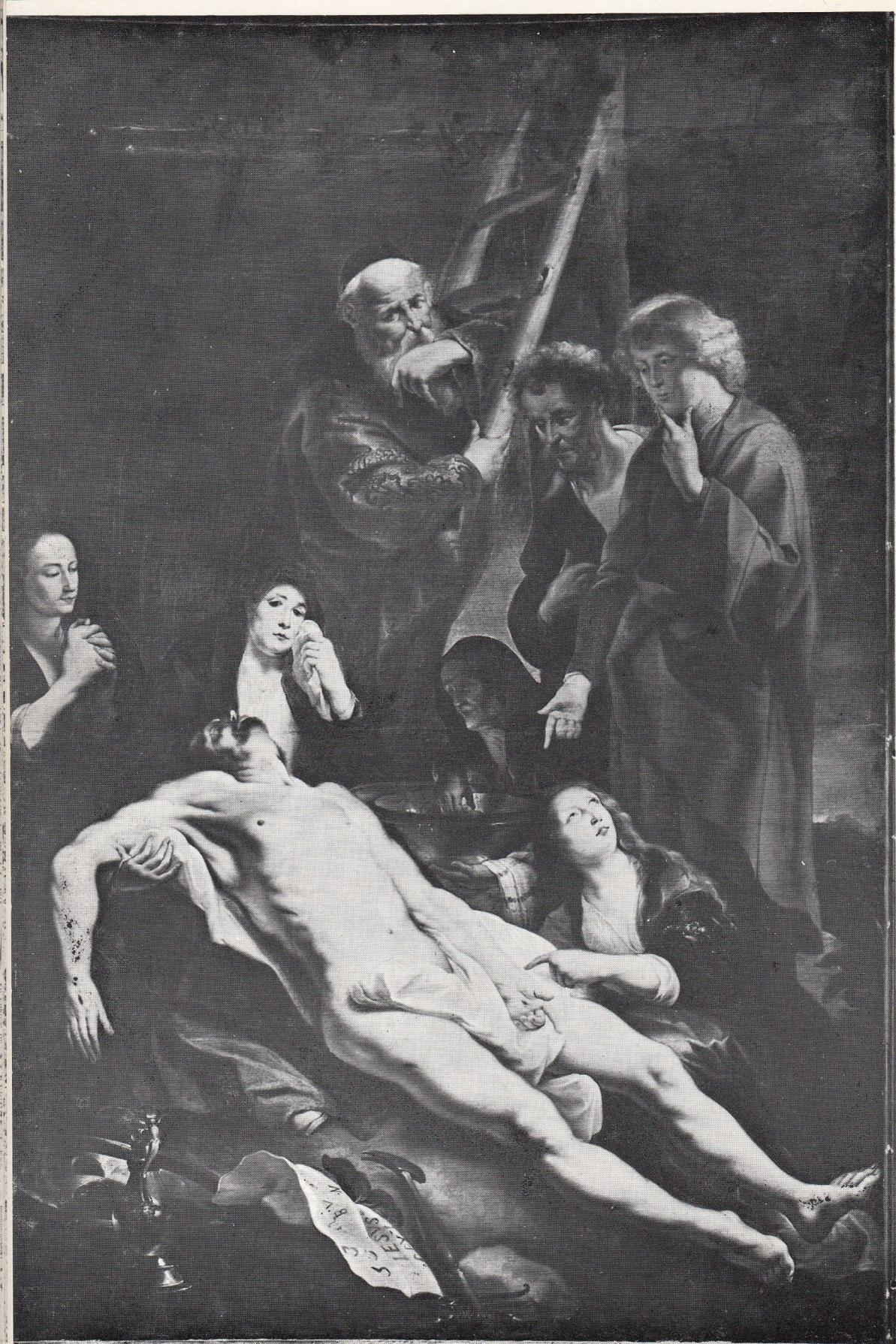
Chapelle de Saint-Joseph : « Saint Pierre en prison, réveillé par l'ange », Ecole française du XIX^e siècle.

Chapelle Saint-Antoine : « Saint François d'Assise en extase », soutenu par deux anges, de **Gérard Seghers** (1591-1651) ; le même sujet du Musée du Louvre, mais avec trois anges. « Extase de saint Bonaventure », Ecole allemande du XVII^e.

Chapelle dite des morts : là se trouve le tombeau du curé Bécourt, fusillé sous la Commune ; contre le mur, une porte de la prison de Mazas où il fut emprisonné.

De face, un monument en marbre : l'ange consolant l'humanité ; à droite un grand tableau de **Schnetz**, salon 1822 : « Sainte Genéviève distribuant des vivres pendant le siège de Paris ».

Bas-côté gauche : chapelle du fond : « L'Assomption de la Vierge », grand tableau (4 m de haut) de belle facture, fin du XVI^e siècle ; provient de l'Eglise Saint-Sauveur.





Page 18 :

« Descente de Croix », école de Rubens

Photo Agraci

Page 19 :

« La bienheureuse Isabelle de France, sœur de Saint-Louis, offrant à la Vierge le monastère des Clarisses de Longchamp », par Philippe de Champaigne

Photo Agraci



« Sainte Barbe », statue en bois du XVI^e siècle.

Photo Lauros-Giraudon

Chapelle de l'Enfant Jésus de Prague : « Sainte Elisabeth de Hongrie », par **M^{me} de Saint-Etienne** (1835) - « Saint Louis soignant les malades », saint Louis est représenté sous les traits de Louis XIII ; il pourrait être de Louis Testelin, fondateur de l'Académie de peinture (1615-1655).

Chapelle Notre-Dame de Lourdes : « Présentation de la Vierge au Temple », Ecole française du XVII^e siècle. - La Madone de saint Jérôme, copie ancienne du tableau du **Corrège** conservé au musée de Parme.

Chapelle de la Vierge : belle statue en bois du XVIII^e siècle, atelier de Boulle - le plafond est orné de caissons ornés et dorés - de chaque côté peinture, d'Auguste Hesse (1840).

Chapelle Saint-Vincent-de-Paul : « La Pentecôte », Ecole française du XVII^e siècle. - « Saint Vincent de Paul prêchant aux seigneurs et dames de la Cour », d'après Paul Delaroche.

Entrée de la sacristie : au mur, première pierre du chœur de la deuxième église, posée par la reine

Anne d'Autriche en 1628. Deux autres plaques commémorant l'une, la consécration de la troisième église (l'actuelle) en 1830; l'autre, l'inauguration des peintures de la voûte de Félix Villé en 1908. Deux tableaux : « L'agonie de Jésus au Jardin des oliviers », Ecole française du XIX^e siècle ; « La Vierge et l'Enfant et sainte Martine offrant un lys », copie de tableau de Pierre de Cortone (1596-1669) ; l'original est au musée du Louvre.

Sacristie : « La Vierge et l'Enfant », attribuée à **l'Ecole de Van Dyck** ; « L'Eglise triomphante et l'Eglise militante », du XVII^e, pourrait être de **Finsonius** (1580-1632) - « Le lavement des pieds », Ecole française du XVII^e, à comparer avec le même sujet traité par Claude Vignon, salle des Expositions - « Anges adorateurs » (1), signé par **Mau-périn** (1767) - deux panneaux, « Saint Denys portant sa tête » et « Saint François de Sales », Ecole française, fin du XVII^e siècle.

(1) L'ange de droite ressemble à Louis XV.



« La Vierge et l'Enfant », statue en bois du XVIII^e siècle.

« Anne d'Autriche et Henriette de France », Pierre Mignard (1612-1695)

Photo Sandor



« Saint François de Sales, Henriette d'Angleterre et ses trois enfants », XVII^e siècle

Photo Sandor



le petit musée

La ville de Paris a tenu à réunir ici diverses œuvres d'art dans une sorte de petit musée. Pour celles-ci, comme pour les autres, il faut employer les mêmes termes, évoquant la finesse, la beauté de l'exécution, et cela pour des œuvres souvent non datées et non signées qui sont pourtant des chefs-d'œuvre.

Voici, SAINT JEROME, statue en albâtre (750 kg) du XVII^e siècle, provenant de la vieille église Saint-Lambert, démolie au XIX^e siècle.

Un CHANDELIER PASCAL, torchère en bois de 2 mètres de haut, seconde moitié du XVII^e siècle.

SAINT SAMSON, évêque de Dol-de-Bretagne, qui participa au deuxième Concile de Paris, vers 561, statue en bois du XVIII^e, très fine et très élégante.

Divers tableaux de valeur :



« Saint Jérôme », statue en albâtre du XVII^e siècle

Photo Lauros-Giraudon

LA FLAGELLATION DU CHRIST, sur bois (Palma le Jeune ?), école italienne du XVI^e siècle ; peinture soignée, bel effet de lumière.

LA DESCENTE DE CROIX, école allemande du XVII^e siècle.
DESCENTE DE CROIX, école allemande, fin du XVI^e siècle.

LE LAVEMENT DES PIEDS, de Claude Vignon (1593-1670).

L'ADORATION DES MAGES, école allemande du XVII^e siècle.

SAINTE CECILE ET ANGES MUSICIENS, école française du XVI^e siècle.

SAINT JEROME, école flamande du XVII^e siècle.

Dans une vitrine sont exposés divers ornements et vases sacrés, notamment :



« Saint Samson », statue en bois
du XVIII^e siècle.
Photo Lauros-Giraudon

LA CHASUBLE, en soie du XVIII^e siècle, utilisée par l'abbé EDGEWORTH DE FIRMONT, le matin du 21 janvier 1793. Ce prêtre insermenté eut le courage d'accompagner Louis XVI jusqu'à l'échafaud. On lui prête ces mots s'adressant au roi « Fils de Saint Louis, montez au ciel ».

CHASUBLES ET CHAPES ROUGES, ayant servi au sacre de Charles X à Reims, en 1825.

CIBOIRE EN VERMEIL, époque Louis-Philippe (1842).

CALICE EN VERMEIL (entre 1797 et 1809).

CROIX RELIQUAIRE, en argent, époque Louis XV, contenant une parcelle de la Vraie Croix, donnée en 1763 par Antoine Noguier, abbé de l'abbaye génovéfaine d'AQUA-VIVA (Aigue-Vive à 9 lieues de Blois).

« Chandelier Pascal », torchère
en bois du XVII^e siècle.
Photo Lauros-Giraudon



« Sainte Cécile et Anges musiciens », école française du XVI^e siècle

Photo Lauros-Giraudon





Page 27 :

« La flagellation », peinture sur bois du XVI^e siècle, école italienne

Photo Agraci

« L'adoration des Mages », école allemande du XVII^e siècle

Photo Lauros-Giraudon



notre-dame de-bonne-nouvelle aujourd'hui

« Le lavement des pieds », Claude Vignon (1593-1670)

Photo Lauros-Giraudon



« Descente de croix », école allemande du XVII^e siècle

Photo Lauros-Giraudon



notre-dame de-bonne-nouvelle aujourd'hui

Les quartiers de Paris sont en perpétuel devenir ; c'est la loi inexorable de l'évolution des villes ; chaque génération, chaque siècle laisse son empreinte. Il est évident qu'il est impossible de tout garder ; mais il est heureux que ne soit pas détruit l'essentiel de ce que nos prédécesseurs ont apporté.

Il ne reste rien du faubourg de la Butte-aux-Moulins ou de la Butte-en-Gravois, sinon les noms des rues Beauregard, de la Ville-Neuve, de la Lune et le relief du quartier aux rues étroites, montantes. Du XVII^e et du XVIII^e siècles, quelques vieilles maisons à qui le ravalement a redonné une nouvelle jeunesse ; citons le joli petit hôtel, 9, rue Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle où habita le Maréchal Ney ; l'hôtel de Saint-Chaumont au 226, rue Saint-Denis, 2^e cour (XVIII^e siècle), élégant, malencontreusement surélevé d'un étage, qui a besoin d'être restauré ; au 22, rue Dussoubs, sur cour, un bel hôtel du XVII^e dont la façade, au moins, est classée ; de nombreuses maisons, rue Saint-Sauveur, aux 12, 14, 16, 18, 20, 22 ; on les reconnaît facilement à leurs balcons, leurs ferronneries et leurs beaux escaliers ; l'hôtel de Delessert aux 23-25, rue des Jeûneurs ; l'hôtel Montholon au 23, boulevard Poissonnière, etc.

Mais disparus, hélas : les espaces verts, les jardins, tel l'enclos Saint-Sauveur de M^{lle} de Marillac (Sainte Louise de Marillac) ou le Jardin des Filles - Dieu qui allait de la rue Saint-Denis à la place du Caire (on le voit sur le plan Turgot). Disparu aussi le magnifique hôtel d'Uzès et son jardin, démoli en 1820 pour faire (déjà !) des immeubles de rapport, de même que l'hôtel de M^{me} Vigée-Lebrun pour le percement inutile de la rue de Mulhouse (voir plan Turgot).

Il ne reste rien de l'église Saint-Joseph et de son cimetière (au coin de la rue Montmartre) où fut enterré nuitamment Molière (« un peu de terre obtenue par prière ») (1) ; voir aussi le plan Turgot. A peine devine-t-on au 183, rue Saint-Denis, l'entrée de l'église Saint-Sauveur et dans la cour, ancien transept, la décoration Renaissance ; dans la cour du 227, rue Saint-Denis, la frise du mur de la chapelle des Filles-Dieu.

(1) Saint-Joseph dépendait alors de Saint-Eustache.

La maison de la Voisin (affaire des poisons) existe toujours, au 25, rue Beauregard ; on voyait même la fameuse chambre aux messes noires ; et peut-être reste-t-il encore le puits (comblé) du jardin, dont la porte de sortie se trouve encore au 17, rue de la Lune.

La cour des Miracles a disparu (même la dernière plaque de rue). Est-ce un mal ? De même que le nom primitif de certaines rues (Dussoubs, Marie-Stuart) qui rappelaient trop crûment la licence qui régnait dans ce bas quartier, non loin d'ailleurs des rues résidentielles (1).

De nos jours, le quartier n'est plus résidentiel ; les rues ont pris une autre allure, de plus en plus vouées au commerce, surtout celui du textile demi-gros (rues de Cléry et d'Aboukir et les rues adjacentes), tandis que « le Sentier aux loups » lui-même (textile en gros, naguère) tend à devenir un quartier de buildings.

Au sommet de la butte, l'église Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle demeure le témoin des grandeurs passées, héritière des églises et couvents disparus, d'où lui viennent sans doute les richesses artistiques qu'elle renferme. Le 25 novembre, depuis 1926, les Catherinettes viennent fleurir la statue (XVIII^e siècle) de sainte Catherine au coin de la rue de Cléry et de la rue Poissonnière. La jolie statue de sainte Barbe (XVI^e siècle), dans l'église rappelle que, patronne de tous ceux qui manient la poudre et le feu, elle a été l'un des vocables de la première église.

Enfin la belle statue du XVIII^e siècle, de la Vierge qui tend son Enfant, pourrait être de par son vocable même, la patronne de la radio et de la télévision, elle qui nous a apporté la meilleure des nouvelles : que son Fils serait le Sauveur du monde.

(1) Par contre, j'aurais aimé assez la « rue du Bout-du-Monde » au lieu de Léopold-Bellan.

Ci-après : « *Extase de saint François* », tableau de Gérard Seghers

Photo Sandor

Au cœur d'un quartier d'affaires, encore mal dégagé des immeubles qui l'enserrent, à peine visible des grands boulevards, l'église Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle continue, en cette fin du XX^e siècle à porter le témoignage des siècles passés.

Photo Sandor







Page ci-après :
« *Saint-Louis soignant les malades* ».
Photo Agraci

« *La Sainte-Famille* »,
par Louis de Cardi.
Photo Sandor



« *La présentation au Temple* »,
école française, XVII^e siècle.
Photo Sandor





